

REVUE PRESSE

NEMA PROBLEMA
de Laura Forti

Mise en scène Alain Batis

CREATION 2010

CONTACT DIFFUSION
Emmanuelle Dandrel
06 62 16 98 27 / e.dandrel@aliceadsl.fr

Un Fauteuil pour l'Orchestre

Le site d'Actualité Théâtrale à Paris



Mercredi 29 septembre 2010

Nema Problema

L'enfer de la guerre !

Un jeune homme de 23 ans, parti à la recherche de ses grands-parents en Croatie, découvre les horreurs de la guerre.



L'arrogance de la jeunesse, la fougue du photographe intrigué et persuadé d'accomplir sa mission bascule bien rapidement dans une réalité qu'il est difficile d'évoquer. Venu en Croatie pour y chercher ses grands-parents, le jeune italien est enrôlé malgré lui dans une guerre indescriptible. Entre terreur et silence d'une éloquence parfois choquante, le jeune photographe accomplit sa tâche sans affect, enfin du moins c'est ce qu'il croyait ! Prendre les armes, se livrer à des exactions sans concessions, assister, passif, aux ravages d'une guerre que l'Occident regarde de loin, Les horreurs sont nombreuses et le jeune homme en porte les stigmates. A son retour au pays, dans son Italie natale, il raconte, se confesse à propos de cette histoire, de l'Histoire qui n'a épargné personne. Il se réfugie dans *Lover Man* de Charlie Parker afin d'expier sa peine et chasser les fantômes de l'horreur.

Une partition universelle

Nema Problema de Laura Forti est avant tout un rapport duel entre un saxophoniste installé dans un mutisme que les notes de son instrument libèrent et un comédien narrant une histoire, l'Histoire avec un grand H, que l'Occident a passé sous silence. Cette sonate met en lumière, avec une puissance émotionnelle toute particulière, la cruauté de la guerre et son absurdité. Raphaël Almosni interprète le rôle du *Comédien* avec une fragilité et une sincérité qui nous parviennent simplement. Dans une course haletante, il nous invite à partager ce dont personne n'a parlé, ce sur quoi aucuns médias n'a mis de mots ni d'images : la guerre et ses conséquences sur l'être humain. Dévasté, ravagé et anéanti, il porte avec une profonde humanité tout le poids d'une expérience de vie qui l'a fait basculer vers la mort, bien malgré lui. Sa relation duelle avec *Le musicien* s'inscrit dans une alternance de notes aux variations émouvantes. Entre voix et musique, le texte jaillit par fulgurance dans une urgence à dire, à expier ce qui n'est pas qu'une malheureuse parenthèse dans l'histoire d'un peuple, mais interroge au contraire la notion même d'oubli, si chère à Paul Ricoeur. *Le Musicien* fait résonner les notes d'un *Lover Man* salvateur, rassurant pour *Le Comédien* qui a trouvé en Charlie Parker, la voix étourdissante d'un homme dont le combat ne fut jamais vain. Parcourant un sol gris impersonnel, rayonnant dans un clair-obscur qui plonge les personnages dans une intimité assez forte, les deux hommes s'opposent et se complètent. C'est puissant, poétique et universel. Alain Batis propose une mise en scène sensible et intelligente d'un texte puissant en recourant à un univers intimiste et très épuré. C'est une réussite artistiquement bouleversante.

Bruno Deslot

Le blog de Martine Silber : Marsupilamima

Mardi 5 octobre 2010

Théâtre : *Nema Problema* à l'Epée de Bois

Le Festival "Un automne à tisser" a une place à part, à la rentrée : c'est un Festival de compagnies, treize pour cette quatrième édition, qui fonctionne en mutualisation et cherche à mettre en place un vrai contact avec les spectateurs à travers rencontres, ateliers, etc.



C'est aussi le moyen de voir des spectacles qu'on a raté ou d'en découvrir d'autres. Je suis donc allé voir *Nema Problema* (Pas de problème) sur un texte de l'italienne Laura Forti, (éd. Actes Sud-Papiers, traduit par Marie d'Origny et Emiliano Schmidt Fiori), une création de la compagnie de la Mandarine Blanche, mise en scène d'Alain Batis.

Le long monologue porté par le comédien, Raphaël Almosni, est celui d'un homme, un Italien de mère croate, parti faire la guerre en Croatie quand il avait une vingtaine d'années. Et il rappelle qu'il n'y a que 500 km entre la Croatie et la frontière italienne.

On se souviendra aussi que Raguse (Dubrovnic) a longtemps été sous la domination de Venise. Et si on lit les romans policiers de l'écrivain allemand Veit Heinichen qui se passent à Trieste, on y trouvera aussi fréquemment évoqués les liens forts avec les Balkans, pour le meilleur et le plus souvent pour le pire.



Tout cela pour dire, que cette guerre encore si proche pour nous dans le temps a été sans doute en raison de ces liens de proximité ressentie avec plus d'intensité encore, en Italie qu'en France.

Bien sûr, tout le texte n'est qu'une succession d'horreurs, d'abominations, et de ce qui s'ensuit pour le survivant, une indifférence au mal, pire encore que la douleur et l'effroi. Indifférence qui le poussera à fuir la guerre, à rentrer chez lui et à s'enfermer avec pour seule consolation, son saxophone et la musique de Charlie Parker.

On ne peut que le déplorer, mais les récits de guerre se ressemblent tous et on pourrait penser que on en a déjà que trop lus, vus ou entendus. Mais le cinéma, la littérature, les arts plastiques, le théâtre s'en inspirent (c'est d'ailleurs, l'un des thèmes du festival). Deux guerres mondiales, le Vietnam, l'Afrique, le Golfe, pour ne citer que celles-là ont engendré films, livres, expos, tout un déchaînement artistique né de la guerre.



Le texte est fort, Raphaël Almosni est magnifique dans ce qu'il redonne d'humanité aux atrocités qu'il raconte, Stanislas de Nussac l'accompagne superbement au saxophone.

Aux côtés du comédien, donc son double, le musicien. L'un, habillé de sombre, surgit de l'obscurité, l'autre est vêtu de clair et joue en pleine lumière. La mise en scène et la scénographie font le reste.

Une mise en scène que l'on pourrait qualifier de géométrique, créant des lignes, des diagonales, des parallèles qui vont se heurter aux blocs de "béton" du décor ou aux arrêtes d'une chaise. Une mise en scène qui joue sur les surfaces réfléchissantes, les jeux de lumière et d'obscurité. Une mise en scène qui n'hésite pas à sacrifier parfois la voix à la musique dans un seul et même cri de douleur.

« Nema problema » : duo de salves avec saxo

La salle de pierre du Théâtre de l'Épée de Bois revêt un voile sombre pour accueillir « Nema problema » de Laura Forti. Mise en scène par Alain Batis, cette pièce atteint une puissance viscérale, et vient encore confirmer la qualité du Festival *Un automne à tisser*.



« Nema problema » | © D.R.

« Moi, en 92, j'étais quelqu'un de normal, peut-être un peu plus enragé que d'autres. » Voilà que commence le monologue d'un homme tapi dans une semi-obscurité. « J'étais un frimeur et j'y comprenais que dalle » : amer, il se retourne vers le passé, une époque d'insouciance trop vite étouffée par la guerre. Rien ne le prédestinait pourtant à tomber dans l'horreur serbo-croate, lui qui n'était qu'un jeune Italien de 23 ans, et n'était parti pour la Croatie que pour ramener avec lui ses grands-parents... Longtemps après, il se souvient de ce voyage dans l'absurde, et en témoigne pour que le monde n'oublie pas. Tant cette parole semble vitale, on se demande si elle finira par se tarir, s'il nous sera permis de retourner à notre tranquillité.

Mais rien n'est moins évident : la sensation d'enfermement qui nous envahit réduit cet espoir à une pâle lueur, guère plus intense que celle qui éclaire le comédien sur scène. Un cercle lumineux le suit dans ses déplacements, à peine assez grand pour contenir tout son corps. Pour seul décor, deux pans de mur trônent au milieu de la scène, évoquant les ruines d'une vie passée. Ils sont déplaçables à l'envie : tantôt joints l'un à l'autre, tantôt écartés, ils participent à une scénographie dans laquelle l'espace est sujet à toutes les ambiguïtés. Du non-lieu dans lequel on est plongé, on ne parvient pas à déterminer si c'est l'horizon saturé d'ombres qui est à l'origine de notre malaise ou si c'est la lumière qui le perce difficilement.

Rescapés d'une catastrophe

Pour l'occasion, les deux ouvertures creusées dans la façade de la belle salle en pierre du Théâtre de l'Épée de Bois ont même été recouvertes. Si bien que plus rien ne porte la trace de l'humain : seuls, les deux hommes qui occupent le plateau semblent rescapés d'une catastrophe. Il y a le narrateur (Raphaël Almosni), enveloppé d'un long manteau, qui ne semble plus attaché à la vie que par son récit. Et il y a un musicien (Stanislas de Nussac), dont l'apparence est en tous points contraire à celle du précédent.

Bien propre dans son costume blanc, le saxophone en mains, il est habillé comme pour un concert. Muet, il ne s'exprime que grâce à son instrument, dont les sonorités jazz répondent à la litanie verbale. Une intime correspondance se développe entre la musique et la parole, qui finissent par ne plus former qu'une même voix, faite de lutte et de révolte.

La guerre ne s'embarrasse pas de métaphores

D'ailleurs, le saxophoniste n'est autre que l'homme à la parole intarissable. Ce dernier, en rentrant de guerre, s'est enfermé dans un état mutique et dépressif, ne trouvant d'apaisement que dans le jazz. Car *Lover Man* de Charlie Parker, thème initial de la partition musicale, a trouvé un profond écho en lui, comme lorsqu'on rencontre un frère de détresse. Mais comme la parole est aussi indispensable, qu'elle permet « à ceux qui sont morts de ne pas mourir deux fois », elle devait accompagner la musique, redoubler son cri. Pour autant, le texte de Laura Forti nous fait bien comprendre que la guerre ne s'embarrasse pas de métaphores : l'énumération est sans aucun doute le mode le plus apte à en restituer le cauchemar. À travers la tristesse qu'exprime Raphaël Almosni, est sensible l'humanité du protagoniste, préservée malgré les exécutions, les tortures et les morts, partout...

Mais il y a aussi des moments de beauté, voire d'extase, dans cette pièce. L'évocation d'une guerrière serbe, belle comme seule peut l'être une fée, est un rempart contre le désespoir. L'humour se fraie aussi un chemin parmi les mines. Un humour noir, certes, mais qui a le mérite de résister contre la désolation ambiante. Il fait partie intégrante de l'esprit de la pièce, au point d'en imprégner le titre : « Nema problema » désignait le signal lancé lors des attaques, afin de confirmer que le terrain était libre. Pourtant, le public est bien loin de rire. Comme paralysé, il peine à quitter la salle, persuadé peut-être que le récit ne pouvait s'achever avant la mort du héros...

Anaïs Heluin

Mercredi 13 octobre 2010

NEMA PROBLEMA de Laura FORTI

Il y a le titre, non traduit.

« Pas de problème » ?

« Sans problème » ? (« *Pas de souci* » diraient les gens qui parlent en *sms...*)

Ou encore : Non-problème. Et non-solution...

L'histoire, simple, racontée par ce jeune auteur italien, Laura Forti, est celle d'un homme d'une vingtaine d'années, parti chercher ses grands-parents en Yougoslavie, qui finira, enrôlé, par tuer tous ceux que la Guerre lui impose de sacrifier. Pour oublier, il s'identifie au musicien solitaire et abandonné, Charly Parker et se fond dans sa musique, qui devient son hurlement stylisé.

La guerre civile en Yougoslavie. Cette guerre d'Europe, ouverte quelques mois après la chute du Mur, à Berlin, et la reconstitution de la Grande Allemagne, qui va saigner au cœur du Continent, provoquer la disparition de cette nation slave créée pour vivre ensemble, au-delà des différences raciales et religieuses, hante les mémoires et les consciences, aussi atroce que la guerre d'Espagne, et peut-être, anticipation d'une autre. L'horrible mot anglais *sniper* (qui a le son « peur » dans sa musique de balle) revient sans cesse. Des jeunes gens, égarés des jeux-vidéo, visent des personnes isolées, cibles mouvantes, et les tuent au hasard, à Zagreb, comme à Sarajévo. En français, ce sont des « francs-tireurs », ici, des fourbes-tireurs, laissons-leur l'horrible mot anglais dont vont raffoler les journalistes d'hôtel. Les descriptions de Forti, atroces, évoquent les amputations, les massacres aveugles, et dos à dos, dans leur infernale sauvagerie, Croates, Bosniaques ou Serbes, piétinent les crucifix, renversent les autels, mutilent l'enfance, poussés par un ennemi invisible et organisé qui les ravitaille en mitraillettes et mines tueuses.

Raphaël Almosni incarne ce spectre, retour d'enfer, passé de la jeunesse à la rumination, avec une grande justesse, une force, une présence qui n'est pas sans rappeler le dernier voyage d'un Céline. Le musicien, Stanislas de Nussac, traduit cette douleur en saxophone, gémit quand l'autre explique, souffle le vent et l'après.

Il fallait la mise en scène d'Alain Batis, sobre, funèbre, qui fait jaillir la lumière dans les meurtrières, dans l'action tueuse et lorsque la dalle se referme sur l'éternité, lumières essentielles de Jean-Louis Martineau.

Ici, aucune facilité : pas de musique pour faire passer le texte. Mais des mots qui deviennent, magiquement, cette musique, seule interprète audible de l'Horreur au printemps, dans un vert pays chrétien d'Europe.

Fusion aboutie et dévastatrice.

Christian-Luc Morel



mercredi 13 Octobre 2010



Nema problema

Le jazz et la guerre

La confession d'un homme qui a combattu aux côtés des Croates contre les Serbes et ressort de cette guerre vidé, meurtri. Le jazz peut-il lui redonner le goût de vivre ?

Promis a une belle carrière de photographe, un Milanais flambeur de 23 ans admire Charlie Parker, dont le morceau *Lover Man* le fait vibrer. *L'Expresso* a déjà publié plusieurs de ses photos, à la grande satisfaction de son père. Au moment de la guerre en Croatie, à 500 kilomètres de chez lui, il part voir ses grands parents croates. Pour que ceux-ci puissent partir en Italie, il reste combattre aux côtés des autorités croates l'armée serbe solidement constituée. Comme il parle à peine la langue, « Nema problema » est l'expression qu'il utilise pour dire « je suis encore en vie, ça va ! »

Un jeune saxophoniste et un acteur d'âge mûr se partagent la scène : le premier incarne le jeune-homme innocent, le second l'homme prématurément vieilli qui rentre de six mois de conflit le visage abîmé, les yeux caves, meurtri dans sa solitude. Le texte pose des questions éthiques : faut-il écouter les pacifistes ou prendre les armes lorsque des innocents sont massacrés ? Est-il possible de se distraire de sa douleur une fois qu'on a vu tant de morts ?

Raphaël Almosni est sobre, il parle vite, se répète, dans une confession qui ne peut manquer d'émouvoir le public jusqu'aux tripes. Il raconte la guerre dans son horreur concrète, les charniers épars, les snipers, les pillages, les viols. Le saxophone de Stanislas de Nussac (alternant ténor et soprano) se pose tantôt dans les silences, tantôt sur sa voix, vibrations de sons clairs ou âpres avec des couacs, parfois, pour figurer les impacts des balles. Finalement, c'est peut-être le jazz, à travers la virtuosité de Charlie Parker, qui rendra à l'homme meurtri une touche de jeunesse et d'innocence...

[Fiche Spectacle](#)

JB

De Laura Forti. Mise en scène Alain Batis. Avec Raphaël Almosni et Stanislas de Nussac.

Nema problema, le jazz pour exorciser l'enfer de la guerre

La quatrième édition du Festival « Un Automne à tisser » touche à sa fin le 31 octobre au Théâtre de l'Épée de Bois à la Cartoucherie de Vincennes. Une fois de plus, les directeurs de l'évènement ont réussi à mettre en œuvre un théâtre qu'ils veulent contemporain, pluriel, mélangé. Pour exemple, le spectacle « Nema problema » par la compagnie La Mandarine Blanche : le co-initiateur du Festival Alain Batis met en scène un texte fort de Laura Forti publié chez Actes Sud. Il reste encore quelques dates pour assister à ce beau moment de théâtre.



Le silence se fait dans la salle de pierre, plongée dans une obscurité tenue, qui se prépare à l'écoute d'une parole pas anodine, jamais anecdotique, celle d'un homme que l'on voit apparaître d'abord sous la forme d'une silhouette portant un long imper. Son visage est à peine perceptible. D'une voix grave, presque blanche, il raconte l'homme qu'il a été et ce qu'il a vécu. A 23 ans, le jeune milanais part en Croatie à la rencontre de ses grands-parents qu'il ne connaît pas. En arrivant à Zagreb, ce sont les bombardements et les mines d'un pays en guerre qu'il va découvrir.

Raphaël Almosni est un narrateur sans pathos. Il livre le récit de ses souvenirs avec une distance presque sévère, un débit rapide, brutal, sans chercher à charger son discours d'une émotion facile, c'est ce qui fait la force de son interprétation. Malgré cette apparente insensibilité, il fait entendre le bouillonnement intérieur qui hante le personnage, son effroi contenu. La pièce se présente comme un flux de paroles incessantes qui entre en dialogue, dans la mise en scène d'Alain Batis, avec un accompagnement musical, réalisé par Stanislas de Nussac, épatant musicien et présence silencieuse qui renvoie l'homme mature au jeune frimeur qu'il n'est plus, féru de photographie et de jazz, fou de la musique de Charlie Parker. Plus qu'un long monologue, c'est un dialogue à deux voix, le langage instrumental répond au verbe. A la révolte du vieux fait écho la violence musicale de chaque sonorité déchirante qui se dégage du saxophone. La musique est particulièrement évocatrice lorsqu'elle s'enfièvre jusqu'à la saturation chaotique du son. La pièce raconte comment la guerre dans tout ce qu'elle a de plus sale et de plus cruelle annihile l'homme. Ensembles et séparés, le comédien et le saxophoniste matérialisent la distance du temps qui ne parvient pas à estomper la rage douloureuse de celui qui a vécu l'horreur.

Christophe Candoni



La guerre et ses tas de cadavres constituent également l'essentiel de *Nema problema*, pièce de l'Italienne Laura Forti, montée par Alain Batis (2). La scène est en 1992. Un garçon italien de vingt-trois ans part en Croatie en quête de ses grands-parents. Pris dans l'inextricable conflit des Balkans, il voit tuer et tue lui-même. Le texte semble l'exact fac-similé de ce que peut penser un « malgré-lui » enrôlé dans le maelström de barbarie contemporaine de ces années-là. Il paraît que Laura Forti est partie de la confession d'un jeune homme de ses amis qui aurait vécu semblable expérience, d'où le ton de vérité criante de ce texte, que Raphaël Almosni détaille avec une science sensible infiniment digne d'éloges, sans jamais la moindre fausse note dans l'émission affective. Idem pour le musicien Stanislas de Nussac, qui a charge d'escorter au saxo la parlerie du guerrier pas très volontaire, à la fin exilé dans un mutisme exclusivement bercé par *Lover Man* de Charlie Parker. Alain Batis prouve encore une fois qu'il sait mettre en œuvre des choix éthiques et esthétiques rigoureux.

« Il faut que tu débranches ton coeur »

Le comédien Raphaël Almosni et le saxophoniste Stanislas de Nussac, en duo, hier dans *Nema Problema* à l'espace Bernard-Marie Koltès-Théâtre du Saulcy de Metz.

Parti en 1992 en Croatie chercher ses grands-parents, un jeune Italien de 23 ans bascule dans la guerre. Alain Batis signe une mise en scène sobre du très beau texte de Laura Forti, *Nema Problema*.

Il est parti à 23 ans, frimeur. Il est revenu avec « une gueule de spectre » qui lui en donne 60. Entre les deux, il y a eu ce que les autres ont appelé « l'enfer de la Bosnie ».

Nema Problema, de Laura Forti, est un texte qui semble avoir été écrit par un témoin direct de la guerre en Yougoslavie. Un texte fort, brut, qui parle de la mort sans jamais tomber dans le voyeurisme ou la mélancolie. Et c'est tout simplement ce texte-là qu'Alain Batis nous a donné à entendre, hier soir, au Théâtre du Saulcy de Metz, dans une mise en scène très dépouillée, avec, pour seul décor, une chaise et deux gros morceaux de béton, et un jeu très sobre de Raphaël Almosni. Jamais on ne l'entendra crier. Au contraire, c'est la voix de celui qui a vu. Jamais on n'entendra le moindre bruit des mitraillettes. Le texte se suffit à lui-même pour traduire l'horreur dans laquelle ce jeune Milanais de 23 ans, parti chercher ses grands-parents en Croatie, s'est retrouvé. Face à la mort, à son odeur et au sang noir. Face à ces « femmes ouvertes comme des boîtes de conserve, les seins taillés avec des ciseaux à volaille ». Face à ces gentils qui deviennent en un instant méchants. Face à ces morceaux de corps qui voltigent dans le parc de Zagreb. Face à ces oiseaux dont le Requiem pour la mort consiste à arrêter de chanter. Ou encore face à cette ancienne championne de tir, une femme magnifique qui a tué 173 personnes... Le seul moyen de survivre : « Il faut que tu débranches ton coeur. »

A son retour, seule la musique de Charlie Parker semble pouvoir l'apaiser et le libérer. Et c'est avec délicatesse et légèreté que le saxophoniste Stanislas de Nussac va et vient sur le plateau, faisant jaillir les notes du jazzman ou entendre l'âme de son instrument. Les blessures de l'âme et les silences car, aujourd'hui, qui se soucie encore de l'ex-Yougoslavie ?

Gaël Calvez